

INTRODUCTION AU PROBLEME DES TRADUCTIONS LITURGIQUES

Le problème des traductions, qu'il s'agisse de la Bible ou des textes liturgiques, est à l'ordre du jour. Les traductions qu'on possède font date : les unes sont de « belles infidèles » qui noient dans leur onctueuse grisaille les couleurs vives, et même crues, des textes sacrés; les autres, calquant la phrase latine, usent d'une syntaxe barbare et compliquée, d'un vocabulaire ecclésiastique obscur et jargonesque. Mais s'il est aisé de critiquer, il devient très difficile d'énoncer les principes qui devraient présider à l'établissement de bonnes traductions. Il semble, en effet, qu'on doive accorder des inconciliables ou faire entre eux un choix qui comporterait bien des sacrifices. La plupart des textes à traduire sont littérairement beaux : pour faire passer dans les traductions un reflet de cette beauté, il faut des traductions littéraires. Mais on prétend mettre les ressources de la Bible et de la liturgie à la portée des foules modernes; or il est à craindre qu'une langue littéraire suppose toujours un minimum de culture.

Ces contradictions peuvent être dépassées : il suffit qu'on fasse porter son attention sur la manière de poser le problème dans son ensemble avant de chercher des réponses aux questions particulières qui s'y rattachent.

Observons tout d'abord qu'un certain ésotérisme de fait ne doit pas être méconnu, et le propre de tout ésotérisme est d'exiger une initiation. Il est impossible de vulgariser les mystères, il est indispensable d'y initier les fidèles. Bref, le problème est un problème de culture religieuse. Or, un problème de culture se situe au point de rencontre de deux préoccupations fondamentales :

— Mettre les textes existants (ou les œuvres d'art ou tout

ce qui est à la fois objet et matériel de culture) à la portée de ceux à qui l'on veut donner cette culture, — et c'est à cette préoccupation que l'on répond en s'inquiétant du problème des traductions.

— Prendre conscience des fins culturelles poursuivies, afin de leur adapter le matériel culturel existant, voire de le refaire.

Qui s'en tient à la première de ces deux préoccupations tombe dans le formalisme; qui s'en tient à la seconde n'évite pas l'utopie...

Le problème des traductions liturgiques et bibliques ne peut donc être abordé sérieusement qu'à une double condition : d'une part, qu'on veuille bien repenser dans son ensemble la notion de liturgie jusqu'à ce que la raison d'être de tout ce qui n'est point caduc apparaisse dans la pleine lumière du bon sens; d'autre part, qu'on s'efforce d'adapter ce matériel traditionnel aux exigences permanentes de la notion de liturgie. Il ne s'agit pas d'une révolution oublieuse du passé et injuste à son égard, mais d'un retour aux sources, d'un appel de sève. Ce n'est point l'arbre qui est mauvais, c'est la sève qui ne monte plus assez. Quand un vieil arbre fruitier ne produit plus, on ne l'abat pas, on le taille. Le bon jardinier use aussi des greffes : peut-être le temps n'est-il plus loin où il sera sage de greffer la vieille et fructueuse liturgie sur le vivace arbuste des langues modernes.

I. — CARACTÈRE SPECTACULAIRE DE LA LITURGIE

La liturgie est une prière collective ou, plus exactement, comme l'indique l'étymologie du mot, une prière publique...

Il est nécessaire que l'action liturgique à l'autel ou au chœur soit apte à captiver les assistants. La bonne volonté inépuisable des fidèles n'y suffira jamais : dans l'état actuel des cérémonies liturgiques, les plus pieux et les plus fervents en sont réduits à se recueillir au lieu de « s'ouvrir », s'il s'ouvraient, ce que percevraient leurs sens, c'est le chuchotement souvent machinal et lassé de l'officiant, l'indifférence agitée des servants, les fausses notes du vicaire ou des chanteuses, le cabotinisme des barytons les jours de fête, la

présence indiscreète des quêteurs et des chaisières, le mauvais goût de la décoration, un luxe intempestif, inesthétique et démodé. Le dire, c'est encore retomber dans les lieux communs. Mais il faut insister jusqu'à ce que l'on se persuade que le problème de la ferveur religieuse des masses est lié au problème liturgique, et que le problème liturgique est pour une grande part un problème d'esthétique. Non, certes, qu'il faille juxtaposer l'art à la liturgie : les cérémonies liturgiques doivent être intrinsèquement belles, afin que les fidèles reçoivent communication, par les sens, du bien et du vrai inclus dans les mystères. C'est ce qui justifie le côté spectaculaire des cérémonies catholiques. La liturgie doit viser au beau, au très beau spectacle; ce qu'elle doit fuir, c'est le « grand spectacle », la mise en scène prétentieuse et qui étouffe l'action au lieu de la servir. La simplicité est toujours ce qu'il y a de plus grandiose et de plus bouleversant.

Le caractère légitimement spectaculaire de la prière liturgique repose sur cette considération objective que la quasi unanimité des esprits est composée d'esprits passifs. Les véritables esprits actifs sont les esprits créateurs. Les interprètes, les officiants, sont des esprits passifs eux aussi, mais tenus de jouer consciemment un rôle déterminé. La responsabilité des officiants est aussi lourde que celle des interprètes d'une pièce de théâtre : en vain la liturgie serait intelligible et belle s'ils ne savaient eux-mêmes — qu'on me pardonne l'expression — lui faire « passer la rampe ». Trop de prêtres officient comme si un rideau les séparait des fidèles. Leur recueillement peut être profond, il n'est pas liturgique. Quand le prêtre dit *Orate, fratres...* ou *Pax vobiscum...*, la foule doit se sentir directement atteinte. Ces mots, il est vrai, sans être déclamés, devraient être dits d'une voix forte, calme, virile, et non dans un chuchotement recueilli. Le ton recueilli dont on abuse s'inspire d'une conception pathétique de la Passion, qui tend à négliger le côté tragique, volontairement tragique du mystère : *passus est*, mais *quia ipse voluit*. La messe est un mystère de joie : le sacrifice y est absorbé par la résurrection. La messe est aussi un acte de foi; or, la foi ne saurait être triste, puisqu'elle met en œuvre, avec une force qui *soulèverait les montagnes*, la toute-puissance de Dieu.

Au demeurant, de même que le bon acteur n'est pas le cabotin, mais celui qui incarne le plus humainement son rôle, de même les prêtres qui disent leur messe avec beauté sont ceux qui la disent saintement, encore que, parfois, une sorte de timidité leur fasse négliger la préoccupation liturgique de participation sensible des fidèles : dans ce cas, le geste et la voix manquent de force.

L'usage se généralise de faire lire et commenter par un vicaire, pendant l'office, la traduction française des prières. Il faudrait que ces traductions fussent expressives, colorées, vivantes et claires. Il faut aussi qu'elles soient bien lues, simplement, virilement. Il arrive qu'il en soit ainsi, mais, trop souvent, le ton reste uniforme, « pieux » et conventionnel. La lecture n'est plus une proclamation vivante, elle devient litanique ou psalmodique. Litanie et psalmodie ont eu leur raison d'être en d'autres circonstances : comme le plain-chant, elles relèvent d'une liturgie incantatoire dont la formule convient à des religieux pénétrés des textes qu'ils connaissent et capables de les savourer *in cordis palato*. Le plain-chant est une modulation amoureuse de l'âme sur des thèmes qui lui sont chers et familiers; sa monotonie la charme, et entretient en elle la continuité de la prière. Il s'agit ici de bien autre chose : c'est la prière solennelle du prêtre qui doit éveiller un écho dans l'être entier des fidèles, de même que les passions tragiques évoquées sur une scène se répercutent dans le cœur des spectateurs fascinés et retenant leur souffle.

II. — UN PROBLÈME DE CULTURE RELIGIEUSE ET PLUS PARTICULIÈREMENT LITURGIQUE ET BIBLIQUE

Il va de soi qu'un certain niveau de culture est nécessaire pour que le public goûte une tragédie. N'oublions pas que la liturgie est une prière collective, communautaire, chrétienne. Qu'elle séduise les incroyants, touchés par le caractère poétique et sacré de l'ambiance, rien n'est plus souhaitable. Cependant, seuls des chrétiens peuvent, en y assistant, y prendre part. La liturgie ne doit ni rebuter ni scandaliser les incroyants, mais elle est faite d'abord pour les chrétiens. Il est vrai que l'on appelle facilement chrétiens des

gens qui ne le sont que de nom ou d'intention vague, et dont l'initiation religieuse est nulle. Dans les premiers siècles, le baptême n'était donné qu'après une longue et sérieuse initiation, et l'on distinguait la liturgie des catéchumènes de celle des fidèles. Si l'on ne veut pas s'écarter de l'esprit des origines, il faut admettre que la liturgie n'a pas à se vulgariser ni à s'abaisser, mais qu'il faut élever les fidèles jusqu'à elle. Le problème est donc celui d'une culture religieuse *étroitement adaptée aux exigences de la liturgie*. De fait, la plupart des chrétiens ne sont guère appelés à avoir une pensée personnelle. Leur vie religieuse sera d'abord liturgique. La compréhension puisée dans la vie liturgique du dimanche rejaillira peu à peu sur la vie quotidienne. Il est donc moins important de les initier au système de la pensée chrétienne et du dogme, au sens où l'on entend habituellement ces dernières expressions, que de leur permettre de suivre avec profit l'enseignement liturgique et pastoral. En étant d'abord liturgique, cette initiation laisse à la liturgie elle-même la possibilité de jouer ensuite son rôle culturel, éducateur. Rôle capital : les Pères de l'Église le savaient bien, dont la prédication homélitique suivait de si près les étapes du cycle liturgique.

Étant admis qu'une initiation préliminaire est indispensable et que cette initiation peut être adaptée à l'âge scolaire de nos premiers communiant (dépassé en maturité par bien peu de gens, si l'on en croit les faiseurs de tests), on peut considérer plusieurs degrés liturgiques successifs, le plus bas correspondant au niveau de cette initiation et chacun introduisant au suivant. Dans ces conditions, le vocabulaire, la phraséologie, le style et la langue liturgiques pourraient être *gradués*.

Sans préjuger nullement de ce que l'Église jugera bon de traduire en langue moderne, on peut imaginer ces degrés liturgiques, les premiers conçus dans une langue simple, populaire, périphrastique, s'il le faut, les derniers maintenant le latin traditionnel. Entre les deux, un lent progrès vers l'acquisition d'une langue biblique et religieuse, rajeunie, revigorée, dépouillée des enjolivures (presque toutes issues de la prière privée), et rejoignant la langue incisive et lapidaire des liturgies romaines.

Ce n'est pas ici le lieu de proposer une telle redistribu-

tion du matériel des textes liturgiques. Il suffit qu'elle soit possible. Le Saint-Siège semble l'avoir compris, puisqu'il a autorisé l'Archevêché de Paris à établir des projets de traductions pour certains textes du Rituel. Au reste, je ne me suis étendu sur ces questions qu'afin de mieux mettre en lumière les principes d'une adaptation de la liturgie aux conditions du temps présent. On voudra bien pardonner à un laïc incompetent, dénué de toute expérience liturgique autre que celle qu'il a pu acquérir en qualité de paroissien, d'avoir multiplié les suggestions pratiques : c'était peut-être le seul moyen de donner une forme concrète à des principes qui risquaient de paraître bien abstraits. Cependant, il me reste encore une suggestion à faire.

La liturgie use d'une langue d'inspiration scripturaire. Le problème des traductions liturgiques est donc, bien que distinct, inséparable de celui des traductions de la Bible. Mais précisément la Bible, pas plus que la liturgie, ne doit être prise « en bloc ». C'est une utopie de concevoir des éditions populaires de la Bible comprenant l'ensemble des livres de l'Écriture. Les uns sont indigestes à force de détails relatifs à l'histoire et à la loi d'Israël; les autres, par suite de leur symbolisme, requièrent une culture approfondie. Enfin, l'Église sait bien à quels contre-sens donnerait lieu la lecture de la Bible pour qui s'en tiendrait au sens littéral. Le résultat, cependant, est que les catholiques ignorent la Bible. L'initiation liturgique de base devrait donc comporter une initiation biblique sommaire, mais précise et orientée vers l'explication des grands thèmes que la liturgie a fait siens. La liturgie elle-même, commentée au cours des réunions paroissiales, ferait le reste. Ce qui paraît manquer, c'est l'instrument pédagogique de ces initiations. Le mieux ne serait-il pas d'envisager des florilèges commentés de la Bible? Le choix, la langue, le style et les commentaires de ces florilèges seraient adaptés à différents degrés de culture religieuse et intellectuelle. Il existe bien des Histoires saintes, plus ou moins conçues dans un esprit de vulgarisation, mais l'accent y est mis sur le côté historique, alors que le point de vue qui importe surtout en matière de liturgie est le point de vue spirituel. Il faudrait réunir un certain nombre d'épisodes et dégager explicitement leur symbolisme, afin qu'à des sentiments, à des pensées et à des expériences

d'essence religieuse correspondissent des images bibliques concrètes et cette expression adéquate que la liturgie emprunte à l'Écriture. Il serait donc souhaitable de revenir aux grands principes qui dirigeaient l'herméneutique des Pères de l'Église. Ceux-ci demandaient à la Bible une véritable *mythologie*. Entendons par là, non qu'ils considéraient les épisodes bibliques comme des fables, mais qu'ils dégagèrent le sens spirituel de ces épisodes exactement de la même manière que nos penseurs modernes, indifférents à la vérité matérielle de la fable, dégagent le sens éternel du mythe d'Orphée ou de celui de Sisyphe.

L'établissement de tels florilèges permettrait seul de trouver le style convenable pour les traductions. Un auteur de morceaux choisis scolaires sait parfaitement adapter son expression au niveau de ses élèves, du fait que, dans le cadre de sa profession, il est en contact quotidien avec les enfants et parle leur langue. Seul le souci objectif d'être entendu d'un public déterminé peut balayer des traductions religieuses les latinismes, les hellénismes, les hébraïsmes qui les obscurcissent et qui sont, par définition, étrangers au génie de notre langue.

III. — NÉCESSITÉ D'UNE ATTITUDE CRITIQUE.

QUELQUES EXEMPLES

Je me garderais d'en dire davantage si je ne savais être lu par des ecclésiastiques. Or il se trouve que, de par leur formation et aussi de par leur piété, qui s'est adaptée spontanément la phraséologie traditionnelle, les gens d'Église parlent *une langue qui n'est pas celle des laïcs*. Il ne servirait pourtant à rien de dresser la liste de ces idiotismes. Il ne s'agit pas seulement de vocabulaire, mais encore de style.

Ici, l'expérience de l'enseignement est instructive. Bien traduire, ce n'est pas trouver du premier coup le mot juste, mais c'est être assez avide de perfection pour le chercher avec persévérance et méthode. Cette attitude est une attitude critique et c'est elle qui a manqué à la plupart des traducteurs, quel que soit leur talent. On a beaucoup de préjugés dans l'Église contre les attitudes critiques. Pourtant il n'est pas de réflexion féconde sans critique, et même, la critique

est seule capable de faire naître la réflexion. La critique, c'est le feu qui sépare l'or de sa gangue. Un exemple concret fera mieux entrevoir la pratique et la portée de cette méthode.

Soit la phrase où Pline, évoquant la mort héroïque d'une jeune fille, écrit : *Qua illa temperantia, qua patientia, qua etiam constantia novissimam valetudinem tulit*. Parler de *tempérance* au sens actuel du mot est ici absurde. *Constance* même est un mot qui a vieilli. On ne dirait pas *aujourd'hui* que quelqu'un a supporté une maladie avec *constance*. Donc, cette traduction est *aujourd'hui* inacceptable. Le dictionnaire le mieux fait est d'un secours médiocre : pour *temperantia*, modération, sobriété, retenue ne valent pas mieux ici que *tempérance*. C'est alors que la réflexion doit intervenir; allons droit au verbe : *temperare* veut dire modérer, maîtriser. *Temperantia*, c'est le contraire de l'agitation, du désordre des nerfs usés par la souffrance, c'est donc la qualité de celui qui est assez maître de soi pour garder son calme. Pour *constantia*, les équivalences formelles proposées par le dictionnaire sont tout aussi inadéquates. Mais l'idée est celle de tenir bon, de ne pas se laisser abattre. *Constantia*, c'est la qualité nécessaire pour tenir bon contre les assauts de la souffrance : c'est le courage. Nous traduisons donc : *Avec quelle maîtrise de soi, avec quelle patience, avec quel courage même...*, etc.

Traduire c'est, non pas transposer des mots, mais chercher l'équivalent exact, vivant, actuel, des pensées ou des images exprimées dans une autre langue. La pensée et l'imagination du traducteur doivent par conséquent recréer dans sa langue ce qui constitue la substance du texte qu'il traduit. Toute la méthode, on le voit, consiste à se demander si telle expression que l'on serait tenté d'accepter, par facilité ou par docilité à la tradition, s'emploierait encore maintenant dans une situation analogue. A titre d'exemple, appliquons cette critique à quelques formules relevées parmi les prières que les fidèles trouvent dans leurs paroissiens.

Je me souviens d'avoir vu traduire, dans une phrase d'un Père de l'Église : *teneras virgines*, par *de tendres vierges*. Dirait-on de nos jours que les ennemis ont massacré, dans un village, les femmes, les vieillards et jusqu'à de tendres vierges ? Non, mais : *et jusqu'à de toutes jeunes filles*. Alors,

pourquoi ne pas appeler Marie *Reine des jeunes filles*? Qu'on le veuille ou non, le mot *vierge* ne désigne plus en français moderne que : 1° comme nom propre, la Vierge; 2° comme nom commun, une image, une statue de la Vierge; 3° comme adjectif, un état physiologique précis.

Disons-nous à une maman : *le fruit de vos entrailles est beau*? Non, alors pourquoi ne pas dire : *Jésus, votre enfant, est béni*? Car enfin, pourquoi faire parler Élisabeth comme une précieuse ridicule?

Un tel souci du concret et du vivant fera rejeter impitoyablement : *opprobre, oblation, ignominie, rémission, propitiation, malice* (du péché), *iniquités, miséricorde* (= pitié ou bonté, suivant le contexte), etc. Même *rédemption*, dont la théologie a fossilisé le sens, ne vaudra jamais *rachat*. La meilleure preuve que le mot a pris une acception trop abstraite est qu'il peut s'employer absolument, alors qu'on dit *le rachat de l'humanité*. Rappelons que l'idée qui meurt dans le mot survit toujours dans le verbe, maître de relations, mainteneur de la relativité inhérente à tout ce qui vit. Je préfère donc invoquer Dieu *qui a créé et racheté le monde* plutôt qu'un Dieu froidement, hiératiquement qualifié de *Créateur et Rédempteur du monde*.

De nos jours, *sacrement* désigne un rite et possède un caractère technique. D'ailleurs, le mot est de formation savante. Le mot que la langue a dérivé spontanément est *serment*, combien plus suggestif, puisqu'il apparente l'idée profonde du mystère à celle d'un engagement. Donc, presque toujours, *sacramentum* doit se traduire par *mystère* : *sacramentum salutis*, le mystère de notre salut; nous verrons tout à l'heure le mot de saint Paul : *ce mystère est grand*, où la traduction par *sacrement* frôlerait le contresens.

Sont également à condamner :

— Les redondances, chères au latin mais odieuses au français, les épithètes de nature, les « beautés poétiques », comme dit Pascal, les adverbes longs et piétinants : *auguste, adorable, souveraine* majesté, *souveraine* grandeur, *souverainement* aimable; *ange du ciel, mon fidèle et charitable* guide; *larmes amères*; par un *inexprimable* effet de votre amour *sans borne*; vos *saints anges*; vos *saintes* volontés, etc. Pourquoi ne pas dire : *vos anges*? Qui doute qu'ils

soient célestes et saints, s'il les invoque, ou que Dieu est *adorable* (en français moderne *adorable* se dit surtout d'un toutou).

— L'abus des exclamations : ô mon âme! ô ma mère! (le latin dit seulement *anima mea, mater*). Grand Dieu! Bon maître! etc.

— Les exagérations qui accoutument les fidèles à dire des choses qu'ils ne pensent pas avec cette intensité ou que, s'ils les pensaient, en mystiques, ils diraient avec plus de retenue, avec cette pudeur des sentiments profonds. Qu'un mystique livre à son carnet les élans de sa prière intime, soit! Mais cette prière est intime, la liturgie est prière publique. Or, on lit des phrases comme celles-ci : j'éprouve une *extrême* douleur à la vue de mes fautes; j'en conçois une si grande *horreur*; je suis *couvert de confusion et pénétré de douleur*; je *déteste* mes fautes; je *devrais plutôt mourir que de vous offenser*, etc. Les fidèles ne peuvent dire cela, à moins d'être des saints, qu'avec un « ton de circonstance ». Leur bonne foie est parfaite, mais, la bonne foi mise à part, Tartuffe lui aussi prend un ton de circonstance! De même : *Oh! venez, le bien-aimé de mon cœur, ma joie, mes délices!*

— L'abus des génitifs hébraïques : *Dieu de bonté, Vierge des vierges, siècles des siècles* (= tous les siècles); *sentence de miséricorde, sacrifice de louanges* (où *sacrifice* signifie *offrande*), etc.; de la préposition *par* correspondant d'une manière souvent incorrecte à l'ablatif latin précédé ou non de *per*.

— Les mots dont le sens s'est affaibli ou modifié : ne pas dire *infidèles*, mais *incroyants*; les *affligés*, trop faible pour désigner *les êtres qui souffrent moralement ou physiquement*; un *vrai déplaisir*; *criminel* pour *coupable* (en français moderne, *criminel* = *assassin*); *irrévérences*; *séduire* pour *tromper* ou, sens étymologique, *détourner du bien*; remettre dans *vos bonnes grâces* (nuance familière, voire ironique); pour lesquels *je suis obligé* de prier (idée de contrainte, le sens d'obligation morale s'effaçant), etc., etc.

— Des expressions vieillies, des clichés, une phraséologie contournée et précieuse : *le ferme propos de*; *succomber à*; *moyennant* votre grâce; *scruter* les iniquités; la *mémoire*

du juste (= le souvenir); *par un effet de votre bonté; accorder la société de vos saints; la déposition d'un défunt; je me jette dans le sein de votre miséricorde; ceux que vous établissez dans la solidité de votre affection; faire réparation; amende honorable; ratifier dans le ciel la sentence d'absolution (langage trop savant); comme vous êtes l'auteur de cette œuvre, soyez-en aussi l'arbitre (abstrait); ce qui se fait par notre ministère reçoive son accomplissement de votre bénédiction; s'instruire dans la doctrine du salut; se marier en Jésus-Christ; Dieu, dont un des attributs est de pardonner et de faire miséricorde, etc.*

— Une syntaxe latinisante, alourdie de *que*, de *qui*, de *dont*, de conjonctions et d'incidentes, alors que le français veut l'asyndète, aime les phrases courtes, vivantes.

« Nous vous *en* prions *donc*, *que* la sentence *de* votre jugement n'accable pas *celui que* vous recommande une prière faite avec une foi sincèrement chrétienne; *mais que*, par le secours de votre grâce, il mérite d'éviter l'arrêt de votre vengeance, *lui qui*, pendant sa vie, fut marqué du signe de la Sainte Trinité. »

« O Dieu, *qui* par votre puissance avez créé de rien tout l'univers; *qui*, dès le commencement du monde, après avoir fait l'homme à votre image, lui avez donné, pour être son aide inséparable, la femme *que* vous avez formée de lui-même, afin de nous apprendre qu'il n'est jamais permis de séparer *ce qu'il* vous a plu d'unir; ô Dieu, *qui...*, etc., etc. »

Il faut couper tout cela : « O Dieu, vous avez par votre puissance...; dès le commencement, vous avez fait l'homme à votre image et lui avez donné..., etc. », jusqu'à la prière proprement dite : « Regardez d'un regard favorable votre servante... »

Il faudrait enfin que les traductions des leçons scripturaires ne fussent pas obscurcies et défigurées par les impropriétés, les contre-sens, voire les non-sens. Prenons l'épître de la messe de mariage : j'ai sous les yeux un missel quelconque où je relève : *comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même à la mort pour elle; pourquoi ne pas dire : et a donné sa vie pour elle; — le chef de la femme, au lieu de : de sa femme; — un léger faux sens de la Vulgate : in verbo*

vitae, la parole de vie, alors que l'original, sans *vitae*, oppose l'eau du baptême et la formule rituelle dont la conjonction fait le sacrement; — *comme leur propre corps*, au lieu de : *comme étant...* (en qualité de, et non : de la même manière que); — *ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ*, entendons, ce qui n'est point pareil : *ce mystère est grand, je veux dire en ce qui concerne Jésus-Christ*; idée d'une réserve mentale faite sur le mariage lui-même, réserve que le *verumtamen* qui suit interdit de nier. Donc. traduire *verumtamen* (que plusieurs traductions escamotent) par *toutefois* (bien que le mystère soit grand par rapport au Christ, non par rapport à l'homme).

Dans l'évangile du même office, *masculum et feminam fecit eos* est parfois atténué et par conséquent faussé. La Genèse et Jésus mettent l'accent sur le fait fondamental de la différenciation des sexes et sur l'union, l'unification physique que cette différenciation appelle. Il n'y a pas *hominem et mulierem*; il faut donc traduire par : *mâle et femelle*.

CONCLUSION

Plus encore que la poésie, dont l'intimisme occasionnel accepte l'ésotérisme et « l'intraduisible », la liturgie, prière publique, se doit de parler une langue que puissent entendre les descendants de ceux que Malherbe appelait les « crocheteurs de la halle aux foins ». Certes, une critique malherbienne comme celle que nous avons esquissée est irritante pour beaucoup d'esprits. Elle n'en est pas moins nécessaire. Elle seule peut déblayer la place où s'édifieront les chefs-d'œuvre d'une liturgie enfin accordée au génie de notre langue et redevenant du même coup plus attentive à sa vocation spirituelle.

Paris, avril 1947.

JEAN-PAUL BONNES.